

Frédéric  
**BERTHET**

**SIMPLE  
JOURNÉE D'ÉTÉ**

nouvelles

DENOËL



# Simple journée d'été

DU MÊME AUTEUR

*Daimler s'en va*, Gallimard, 1988

*Felicidad*, Gallimard, 1993

*Paris-Berry*, Gallimard, 1993

*Journal de Trêve*, Gallimard, 2006

Frédéric Berthet

# Simple journée d'été

nouvelles

DENOËL

Extrait de la publication

**Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1986  
dans la collection L'Infini, aux éditions Denoël**

**© *Éditions Denoël, 2006***

— *Il est arrivé quelque chose? demanda-t-il.*  
*Le soulagement momentané de Sir Buckstone*  
*fit place de nouveau à l'horreur et l'anxiété. Il*  
*prit un air sinistre. Il ressemblait au fantôme du*  
*père d'Hamlet sur le point de dévoiler un mystère*  
*effroyable.*

— *Mon cher ami, il vient d'arriver la chose*  
*la plus épouvantable. Vous ne savez pas?*

— *Non.*

— *Non, naturellement, vous ne savez pas.*  
*Comment le pourriez-vous?*

P. G. Wodehouse





*On vendit la maison pour en acheter une autre, au bord de la mer. L'herbier fut refermé comme on tire derrière soi une porte aux heures chaudes de l'après-midi : soigneusement. Le dernier jour, on détruisit la cabane dans le cèdre pour qu'elle ne puisse plus servir à personne. Puis assis pour conclure sur les marches de la véranda, au milieu des meubles et des bagages, n'importe quel point du paysage semblait pouvoir comme d'habitude être facilement atteint à pied. Les premières fraîcheurs du soir tombaient sur la verrière, un effet de poussière revenait sur les champs exposés au couchant, c'était régulier et il n'y avait vraiment rien à faire.*

*Sans expérience des scènes de port et de pleine saison, on fit alors l'apprentissage des choses convenables à notre âge, une certaine façon de voir venir, les plages et la notion d'arrière-pays, les flammes dans les collines. Pendant l'année, et quels que furent la ville et le quartier, on habitait toujours à proximité d'un parc. Au début il y eut des bassins, beaucoup plus tard un lac. L'hiver on fut emmené çà et là dans des voitures américaines aux noms imprononçables, on voyagea sans passer*

*les frontières, et l'on connut les palaces de l'Atlantique, les jours de pluie à l'hôtel, l'ambiance des salons de bridge le soir après dîner, et souvent les villes d'eaux qui étaient très paisibles. On s'entraîna à traverser sans détourner la tête les immenses salles à manger, frôlant les tables comme on suit sans tomber le bord étroit du trottoir.*

*Peu à peu, les visages furent plus nombreux auxquels on pouvait mettre un nom; les formes se stabilisèrent et certains événements se répétèrent. L'essentiel ayant été vécu une fois déjà, on s'étonna parfois qu'il y eût une suite. Une vie entière s'était écoulée, dont on ne gardait pas le regret puisqu'il n'y a pas de place pour le regret lorsque toute chose a été accomplie. En vertu d'un principe acquis comme on dit d'une vitesse, très tôt on sut apprendre à répondre : mais non, ayant renoncé depuis une sorte d'éternité à nous expliquer. Nous nous réservions simplement pour une époque à venir le droit de nous expliquer sur ce renoncement, et pour l'immédiat la propriété complète de cette sorte d'éternité.*

*On dîna seul, sous surveillance, aux terrasses fleuries, on voyagea accompagné dans les villes étrangères, et les rencontres se multiplièrent. On eut quelques amis, que l'on perdit, et qu'on revit : ils sont restés comme ils étaient. On apprit le mariage d'une adorable blonde partie vivre outre-mer. Les années passèrent, c'est-à-dire qu'il fallut diviser par quatre le nombre des saisons. De tout ce temps, aucune mort ne fut à déplorer, quoique régulièrement, à la fin d'une journée un peu plus silencieuse, on crut pouvoir penser qu'une période s'achevait, et elle s'achevait en effet : ainsi sommes-nous chassés lentement. Les démons naturels de la métempsychose avaient*

*été lâchés sur le monde et nous laissèrent à peine le temps de dire adieu. Mais quelque chose revint la nuit avec la même netteté quand on avançait dans les couloirs du sommeil et l'on garda des tourelles la vue imprenable du rêve qui précède l'éveil.*



## Éducation française

Charles Bonneval — c'est un nom de chez nous — froissait de l'herbe entre ses mains, étendu au milieu du champ qui descendait vers la maison. Sous le prétexte de surveiller Maxime, il avait réussi à éloigner son frère et sa belle-sœur pour toute la journée, et s'était offert pour déjeuner une bouteille de bourgogne qu'il avait fauchée dans la cave. En fait, Maxime avait très vite compris qu'il pourrait échapper à sa tranche de jambon, et il avait sauté sur l'occasion.

— Tu as bu *toute* la bouteille ?

— Finis ton jambon.

— Tu as bu *tout* le vin ? C'est du vin de la *cave* ?

Ils avaient transigé.

— Va jouer dehors. Allez, plus vite que ça.

Ce gosse était mal élevé. Il avait quitté la salle à manger en courant.

À présent, tout était calme. Les hectares s'étendaient et les hirondelles battaient des records d'altitude. Charles s'assoupissait plus ou moins, se demandant s'il pourrait

réussir à tomber amoureux d'une fille dans le coin, et il penchait, par principe, pour l'affirmative. Il irait faire un tour, demain, jusqu'à la rivière d'Ain. Il aurait son avenir devant lui, surprenant et bordé de platanes. Les filles seraient certainement ravissantes, dans les maisons du bord de l'eau. Il les embrasserait. Il réussirait ses examens de septembre. Après, il verrait bien.

Un léger bruit lui fit ouvrir les yeux : on aurait dit le grincement lointain de la poulie d'un puits, lorsqu'on remonte le seau, le seau rempli d'une eau fraîche et obscure. Puis le bruit s'atténua et disparut. Charles referma les yeux. Les filles déambulaient sur les chemins de halage et il les croisait très droit, à vingt-cinq kilomètres-heure. Il laissait derrière lui un petit nuage de poussière prometteur. Il revenait. La poulie n'était pas bien huilée.

Il se dressa sur ses coudes et vit Maxime apparaître soudain à l'angle de la maison : Maxime était assis sur un tricycle et pédalait frénétiquement sur le gravier — puis disparut au tournant. Le silence revint un instant dans la chaleur du jour, puis Charles entendit à nouveau, de façon presque prémonitoire, l'infime grincement, et Maxime déboula, à une allure soutenue, dérapant un peu dans le tournant. À partir du troisième passage, Charles prit un certain intérêt au spectacle et s'assit plus confortablement. Le gamin pédalait avec une sorte de détermination, comme s'il devait se rendre le plus vite possible d'un endroit à un autre. Il était penché en avant et se soulevait de temps en temps sur sa selle, ce que Charles appréciait en connaisseur. Ce tricycle lui disait quelque

chose. Il y réfléchit après avoir attendu en vain le douzième passage.

— La selle était jaune avec des pois blancs ! cria-t-il en se laissant rouler dans l'herbe.

Puis il s'immobilisa, le visage dans les pissenlits. Il se souvenait. Mon Dieu, il se souvenait. Il se mettait à se souvenir. Il aurait pu le réciter par cœur. Les choses seraient beaucoup moins simples, désormais. Malédiction diaphane, irréversible. À partir d'aujourd'hui, il aurait de la mémoire, et il se souviendrait même du jour paisible où la mémoire l'avait agrippé par le col de sa chemise Lacoste verte.

— Par exemple, murmura-t-il soucieusement, je ne pensais pas que ça pourrait m'arriver.

Mais cela lui était arrivé. Les chemins de halage devenaient tellement encombrés qu'il aurait du mal à y circuler sans écraser personne. Toutes les filles qu'il avait embrassées jouaient des coudes au milieu de toutes celles qu'il embrasserait dans les siècles à venir. De toute éternité, son ombre le poursuivrait, sauf peut-être à midi dans les champs de blé : les solutions seraient toujours provisoires, même dans les champs de blé. Et tout cela à cause d'une selle jaune à pois blancs.

— Bon, réfléchit-il.

Il n'avait pas l'intention de se laisser faire. Une situation, quelle qu'elle soit, pouvait toujours être reconsidérée.

Un mauvais éclair passa dans ses yeux. Il se leva, dévala le pré en bondissant, dérapa sur les graviers et contourna la maison. Maxime était assis sur les marches du grand esca-

lier en fer à cheval, un arrosoir de plastique à la main, et le tricycle gisait au bas des marches, renversé dans le parterre de fleurs.

— Tout va bien, Maxime ?

Maxime agita l'arrosoir.

— Je ne te voyais plus, je me demandais s'il ne t'était pas arrivé quelque chose.

Maxime le regarda avec méfiance.

— Écoute, je suis ton oncle, hein ? Alors, tu vas être gentil.

Charles s'accroupit et lui sourit.

— Écoute, bonhomme : si tu me laisses essayer ton tricycle, je te ferai faire un tour sur mon vélomoteur. D'accord ?

## II

Charles savait depuis toujours pourquoi et quand il était tombé amoureux de Sabine : c'était depuis le jour où elle lui avait expliqué que lorsqu'elle était petite, elle n'arrivait absolument pas à comprendre qu'elle ne devait *pas* faire une révérence chaque fois qu'elle tendait la corbeille, au moment de la quête, dans la petite église de Vallieux.

Cette histoire l'avait plongé dans l'extase. Quand elle eut conclu : « *Le fait est que* », il avait dû s'en asseoir d'émotion supplémentaire sur le banc sous le tilleul. Cela se passait dans une région toute bruissante de tilleuls, et ils avaient dix-sept ans.



Cette année-là, il avait lu tout Baudelaire, tout Mallarmé et une biographie détaillée de Baudelaire. Avec le recul nécessaire, quelques centaines d'années qui s'interposaient inutilement, Sabine serait probablement arrivée à être l'une de ses cousines, et il s'en portait garant. Elle avait le teint mat, deux yeux verts et une ombrelle japonaise dont elle se servait pour faire semblant de jouer au croquet. D'ailleurs, ils avaient souvent joué au croquet, pas loin du tilleul : elle prenait toujours les couleurs claires et faisait infailliblement sonner la petite cloche suspendue aux deux arcades en croix. Il lui avait assuré qu'il n'avait jamais rencontré une joueuse de croquet de cette force. Il avait juré ses grands dieux que sur ce terrain-là, elle ne craindrait jamais personne, et que pour le reste elle avait un bel avenir devant elle, dont il espérait n'être pas tout à fait absent. Puis l'avenir s'en était mêlé, avait filé comme une boule de bois clair sous plusieurs arcades dans l'herbe, et Charles n'avait plus guère revu Sabine. Pourtant, c'était à cause d'elle que ses premières cigarettes avaient été des Pall Mall.

Mais l'âge rejoint parfois ce que le temps disperse, ou lui extorque au moins quelques compensations. Et c'est ainsi qu'après avoir annoncé sa visite par une lettre où l'émotion était sobrement contenue dans les formes en usage sur les terrains vallonnés de croquet (et qui était restée sans réponse), après avoir relu son permis de conduire et lustré la carrosserie de sa voiture de seconde main — dont le train arrière se détacha quinze jours après dans des circonstances qui lui échappèrent — ce fut ainsi que

Charles se décida, un samedi de juin, à traverser la France pour surprendre Sabine dans son repaire, et vérifier qu'elle tirait toujours sa révérence.

Il avait roulé toute la journée et arriva à presque nuit tombée, la carte routière déployée comme un drap. Tout était sombre lorsqu'il longea l'allée et gravit les marches du perron. Beaucoup de fenêtres étaient ouvertes. Il sonna malgré tout, puis découvrit, clouée sur la porte — comment une fille qui minaudait devant l'autel pouvait-elle se servir d'un marteau? —, cette brève déclaration, griffonnée à l'envers d'un faire-part de mariage : « *Au cas où, Charles, je suis à côté.* » Le *au cas où* lui donnait encore un léger soubresaut de délices, lorsqu'il s'aperçut qu'il ignorait ce qu'il y avait à côté.

Au bord du lac, les propriétés se succédaient, flanc contre flanc, comme venues boire un soir et restées là depuis. Massives, souvent extravagantes, impressionnantes aussi à la tombée de la nuit, les bâtisses riveraines défendaient sourdement leur territoire. Une odeur d'eau, fade et sucrée, envahissait comme une brume le gazon mal entretenu. Par-dessus la baie, une autre maison restait immobile.

Charles respira profondément et décida de passer par le rivage. Il remonta le col de son blazer croisé, pour se rendre invisible — les boutons dorés figureraient les étoiles, c'était un camouflage formidable —, descendit le chemin et s'arrêta soudain. Une minuscule chose lente se débattait avec méthode devant lui.

— Je prends, chuchota-t-il en se baissant, puis il continua, son cadeau sous le bras.

Il contourna quelques chaises longues, écarta les branches basses d'un saule, fit quelques pas et entendit une voix qu'il ne connaissait pas. Il s'avança un peu. Un jeune homme assis sur un tronc d'arbre disait : « *Allons-y* » à une jeune fille qui avait les deux mains sur ses hanches. Charles s'avança carrément, sa tortue à bout de bras et un grand sourire de terreur sur les lèvres.

— Charles ! s'exclama Sabine, où l'as-tu trouvée ?

— Dans l'allée, dit-il en surveillant le type du coin de l'œil, je l'ai prise en stop.

— C'est adorable. On l'appellera Desdémone.

Elle l'embrassa.

— Le voyage s'est bien passé ?

Charles heurta du bout de sa chaussure gauche le talon de sa chaussure droite.

— Très bien. Mais...

Il s'interrompit.

— Mais quoi ?

— Mais j'ai été poursuivi par un grondement assez sourd à l'arrière. Un grondement qui allait en s'amplifiant, ajouta-t-il stupidement, avec la sincérité qu'il se reprochait toujours, et il se mordit la langue.

Il voulut faire un geste pour expliquer qu'il demanderait des explications le lendemain à un garagiste de la région, mais c'était assez difficile par geste. Sabine n'avait pas eu l'air de s'émouvoir.

— Il faut que je te présente Édouard, dit-elle. Édouard Janssen, Charles Bonneval. Voilà.

Le type se leva et ils se serrèrent la main.

— Sabine m'a beaucoup parlé de vous, dit Édouard Janssen.

*Imbécile*, songea Charles qui se retint de dire que l'inverse n'était pas vrai.

— Je m'excuse, dit-il en souriant, d'être passé chez vous sans prévenir.

— Mais tu avais prévu! s'exclama Sabine en posant Desdémone par terre après avoir déposé un baiser sur sa carapace ocellée.

— Nous vous attendions, dit Édouard Janssen. Vous savez, nous sommes invités à dîner ce soir, en face — il fit un geste du bras qui aurait pu correspondre à un moulinet — et nous vous attendions pour vous emmener.

— En barque, dit Sabine. On y va en barque.

— Voulez-vous m'excuser un instant, dit Édouard Janssen, je reviens.

Et il s'éloigna à une allure correcte vers la maison.

— Charles, je suis tellement contente de te voir.

— Tu n'as pas répondu à ma lettre.

— Qui ne télégraphie rien consent.

Charles accusa le coup.

— Qui est ce type?

— Un voisin.

— Vous êtes amis?

— Amis-Amis.

— *Amis-amis-amis?*



# B Frédéric BERTHET

## SIMPLE JOURNÉE D'ÉTÉ

Frédéric Berthet, né en 1954 à Neuilly, ancien élève de la rue d'Ulm, fut attaché culturel à New York. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *Daimler s'en va* (Gallimard, 1988) et *Journal de trêve* (Gallimard, 2006). Frédéric Berthet est mort le 25 décembre 2003.

*Voilà c'est tout simple : les personnages ont entre dix-huit, dix-neuf et vingt-trois, vingt-quatre ans. Paysage : la France de la fin des années 70. Ville, campagne ombragée et bords de mer. Ils vont dîner, ils tombent amoureux, ils font de la métaphysique et sont abominablement normaux. A-bo-mi-na-ble-ment, scanda Charles levant un doigt.*

– Et alors ?

– Et alors, tout le tralala. Bref, ils font connaissance avec cet asile de fous qui inclut toutes les terres habitées situées à plus de dix kilomètres de leurs berceaux. Compris, ma grande ?

*Véro le regarda avec inquiétude.*

– Et tu as fait ça tout seul, toutes ces histoires ?

– Mmb.


– Tu dois être crevé ?

– Je suis épuisé. Agonisant. Positivement mourant.

*Et la nuit vient à peine de tomber.*

*Ils frissonnèrent.*

DENOËL

B 25918.1  09.06  
ISBN 2.207.25918.8

13 €

Extrait de la publication



9 782207 259184